

Jean Delisle, *La Traduction au Canada / Translation in Canada, 1534-1984*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1987, p. 21-32.

## INTRODUCTION

Il n'existait pas ce jour d'instrument de recherche en histoire générale de la traduction au Canada. Nous souhaitons combler cette lacune par la publication du présent ouvrage.

Par traduction, nous entendons aussi bien la traduction proprement dite (celle qui porte sur des textes) que l'interprétation (simultanée, consécutive ou gestuelle), ainsi que les principaux domaines connexes de ces deux professions jumelles : terminologie, révision et documentation.

Comme chacun sait, les origines de la traduction (orale) remontent à Jacques Cartier. En ramenant en France deux indigènes de Stadaconé pour les y former au métier d'interprète, le navigateur malouin inaugura, sans le savoir ni le vouloir, une longue tradition de communication au moyen d'interprètes et de traducteurs. L'interprétation fut le premier métier exercé au Canada au lendemain de sa découverte par les Européens. Le présent ouvrage remonte donc jusqu'à ces origines lointaines de la profession.

Comme deuxième date limite, nous avons retenu 1984, pour plusieurs raisons. Cette année marque tout d'abord le quinzième anniversaire de l'adoption, en 1969, de trois lois à caractère linguistique qui ont eu des répercussions considérables sur l'évolution de la traduction au pays. Ces textes législatifs sont la *Loi sur les langues officielles* adoptée par le Parlement canadien, la *Loi pour promouvoir la langue française au Québec* (Loi 63) promulguée par l'Assemblée nationale de cette province et, enfin, la *Loi sur les langues officielles* adoptée par l'Assemblée législative du Nouveau-Brunswick. En 1984, les traducteurs ont, en outre, célébré un triple anniversaire : vingt-cinq ans d'interprétation simultanée au Parlement canadien, le cinquantième du Bureau fédéral des traductions et le centenaire du service de traduction des Débats à la Chambre des communes. Enfin, 1984 marque quatre cent cinquante ans de pratique de la traduction au pays. C'est donc une date anniversaire importante de l'histoire de cette profession au Canada.

### Le pays de la traduction

Si la traduction littéraire n'a jamais été une tradition au Canada, la traduction de textes pragmatiques, par contre, imprègne nos institutions et la vie quotidienne de tous les groupes culturels et linguistiques, qu'ils soient minoritaires ou majoritaires. Elle se manifeste dans tous les domaines d'activité, grands ou petits, prestigieux ou effacés, de la société canadienne. Son omniprésence est particulièrement évidente dans la société québécoise, dont la population, majoritairement francophone au sein du Québec, est en même temps minoritaire dans un pays et sur un continent massivement anglophones. S'il règne au Canada une intense activité de traduction dans tous les secteurs de la communication orale ou écrite, c'est principalement parce que l'État québécois est le plus important foyer de la culture d'expression française en Amérique du Nord et qu'il semble y avoir une volonté populaire et politique pour préserver cet héritage culturel.

Aussi, pour saisir, du triple point de vue sociopolitique, socioculturel et sociolinguistique, toutes les ramifications du phénomène complexe de la traduction dans un pays comme le Canada, où le français et l'anglais jouissent d'un statut d'égalité, du moins juridiquement, il faut en examiner les manifestations non seulement dans le domaine littéraire, mais aussi et surtout dans les secteurs de l'administration, des entreprises, de la justice, de l'éducation, de la presse, de la publicité et de la culture, sans oublier les domaines technique, scientifique et même religieux.

## LA TRADUCTION AU CANADA – INTRODUCTION

C'est dans l'espoir de faciliter et de promouvoir les recherches sur ce vaste et fascinant sujet d'études que nous avons entrepris, il y a déjà plus d'une quinzaine d'années, de colliger la matière de ce précis d'histoire de la traduction. Nous souhaitons mettre à la disposition des chercheurs un instrument de travail à la fois original, fiable, facile à consulter et le plus complet possible.

Il est reconnu depuis longtemps que le Canada, avec ses quelque quatre mille traducteurs professionnels pour une population de vingt-cinq millions d'habitants, est un des grands pays traducteurs au monde. Pour donner la mesure de cette réalité, il serait facile de citer des faits et d'aligner des statistiques puisées dans tous les domaines où s'exerce cette activité.

Nous croyons pouvoir arriver au même résultat en brochant un tableau sommaire de l'organisation de la profession tel qu'il ressort de ce précis. Nous examinerons donc brièvement la situation de la traduction de quatre points de vue:

- les associations professionnelles;
- les publications émanant des milieux de la traduction;
- la formation des traducteurs; et
- les colloques de traduction et de terminologie.

### Les associations professionnelles

#### Un nouveau groupement de traducteurs, interprètes ou terminologues voit le jour tous les deux ans depuis 1919.

Paradis des traducteurs ou les possibilités d'emploi, les conditions de travail et de rémunération sont réputées parmi les meilleures au monde, le Canada est aussi, mais cela est moins connu, le paradis des associations professionnelles de traduction.

Au 31 décembre 1984, on y dénombrait, en effet, pas moins de vingt-deux groupements divers de traducteurs, interprètes ou terminologues. Si l'on ajoute ceux qui sont disparus depuis la fondation du tout premier regroupement de traducteurs (le Cercle des traducteurs des Livres Bleus, en 1919), ce chiffre s'élève à trente-trois. En moyenne, un nouveau groupement de traducteurs, interprètes ou terminologues a vu le jour tous les deux ans depuis 1919.

À ces associations professionnelles viennent s'ajouter une dizaine d'organismes divers créés et animés par des traducteurs, et pas moins de six associations d'étudiants en traduction. Comme c'est au Québec que l'on trouve la plus forte concentration de traducteurs, il ne faut pas s'étonner d'y compter huit groupements de traducteurs et le secrétariat de quatre associations pancanadiennes de traduction ou d'interprétation.

Depuis une quinzaine d'années, on remarque chez les traducteurs canadiens une nette tendance à se regrouper en fonction des domaines d'intérêt ou de spécialisation, comme en font foi les cinq tableaux de la section B de la première partie, "Associations et organismes".

C'est au cours de cette période qu'ont été créés, outre cinq associations provinciales (CTINB, ATIM, ATIS, AATI, STIBC), la Section des terminologues (SECTER) de la Société des traducteurs du Québec, l'Association des traducteurs littéraires (ATL), l'Association des cabinets de traduction (ACT), l'Association québécoise des interprètes francophones en langage visuel (AQIFLV), l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET), l'Association of Visual Language Interpreters of Canada (AVLIC), le Groupe interentreprises pour la gestion informatique de la terminologie (GITE) et plusieurs autres organismes qu'il serait fastidieux d'énumérer. Plusieurs raisons expliquent cette multiplication des associations de traducteurs.

Premièrement, l'organisation des corporations professionnelles est un champ de compétence provincial. Ce cadre institutionnel oblige les traducteurs canadiens à s'organiser par

## LA TRADUCTION AU CANADA – INTRODUCTION

province. En 1984, il y avait au pays sept associations provinciales distinctes de traducteurs, regroupées en fédération au sein du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada (CTIC). Seules les provinces de l'Île-du-Prince-Édouard, de Terre-Neuve et de la Nouvelle-Écosse n'ont pas d'association provinciale, du moins pas encore. Compte tenu de la vaste étendue du pays, cette forme d'organisation de la profession présente plusieurs avantages. Chaque groupe de traducteurs, par exemple, est bien au fait des particularités régionales du marché de la traduction.

Deuxièmement, la dissociation des tâches entourant l'exercice des métiers liés à la communication (traduction, interprétation, terminologie, documentation, révision, conseil linguistique) est une autre raison qui explique, en partie, le nombre et la diversité des associations professionnelles. Depuis le milieu des années soixante-dix, la terminologie s'est constituée en discipline distincte et auxiliaire de la traduction. Les terminologues ont aussi joué un rôle important dans l'opération de francisation des entreprises québécoises.

Cette évolution a entraîné à son tour l'apparition des aides-terminologues et a contribué à préciser le rôle du documentaliste de services linguistiques. "Par le passé, peut-on lire dans un dépliant de la Société des traducteurs du Québec, l'étroite relation entre terminologie et documentation portait à confondre le rôle du documentaliste et celui du terminologue, ce dernier cumulant souvent les deux fonctions. Aujourd'hui, la spécificité de ces deux fonctions est reconnue et, de plus en plus, des postes de documentalistes sont créés dans les services linguistiques."

En interprétation, de nouveaux services se sont développés, notamment dans le sillage de l'Année internationale des handicapés. C'est ainsi que l'État et des organismes privés se sont mis à offrir à la population canadienne des services d'interprétation gestuelle. De tels services commencent même à se structurer dans les universités afin de permettre aux personnes souffrant de surdité de faire des études supérieures. À elle seule, cette nouvelle spécialité a donné lieu à la création de deux associations professionnelles : l'AVLIC, association d'envergure nationale, et l'AQIFLV, qui regroupe les interprètes francophones du Québec.

En traduction, un phénomène tout à fait analogue peut être observé. Outre les nombreuses associations déjà citées, mentionnons la création, en 1983, par un collègue communautaire d'Ottawa d'un programme de "techniques de soutien à la traduction" (TST); le rôle de ces techniciens et techniciennes s'apparente à celui des aides-terminologues.

Le recul des années nous permet donc de constater qu'à la dissociation des fonctions a correspondu tout naturellement une spécialisation des associations professionnelles, spécialisation qui, à son tour, est révélatrice de la grande diversité des services de traduction et d'interprétation offerts.

De tous les pays, le Canada est assurément celui où la profession de traducteur est la plus structurée. Il faut y voir la manifestation du dynamisme caractéristique de l'évolution de la profession depuis une trentaine d'années.

\* \* \*

### Les publications

Une nouvelle revue de traduction, d'interprétation ou de terminologie voit le jour tous les quinze mois depuis 1940.

La tendance vers la spécialisation, caractéristique de l'organisation de la profession, s'observe également pour les publications (périodiques et livres) émanant des milieux de la traduction. On constate qu'au fil des années les périodiques et les ouvrages de traduction se sont multipliés, diversifiés et spécialisés.

**a. Les périodiques.** Depuis la parution de la première revue du genre en août 1940, *Le traducteur / The Translator*, "organe officiel de la Société des traducteurs de Montréal" (STM), les traducteurs ont créé pas moins de trente-deux périodiques dans leur domaine d'activité. En moyenne, une nouvelle revue de traduction, d'interprétation ou de terminologie a vu le jour tous les quinze mois depuis 1940. Au 31 décembre 1984, vingt d'entre elles paraissaient régulièrement. Sont exclus de ce relevé les nombreux bulletins linguistiques d'entreprises ou d'organismes publics, alimentés en bonne partie par le personnel des services linguistiques, c'est-à-dire les traducteurs, les terminologues et les rédacteurs.

Toutes les publications canadiennes de traduction, d'interprétation et de terminologie, disparues ou non, figurent à la section B de la deuxième partie, "Liste des périodiques". Elles y sont identifiées par un astérisque dans la colonne de droite. Il va de soi que l'importance, la qualité de présentation, la périodicité, le tirage, la diffusion et la durée d'existence de toutes ces publications varient considérablement. La durée de parution des douze périodiques disparus a été en moyenne de cinq ans.

Mis à part les bulletins d'associations professionnelles tels que *L'Antenne*, *InformATIO*, *AVLIC News*, *Transforum*, *Transmission*, *Transletter*, etc., dont le rôle est de renseigner les membres sur les affaires courantes de ces associations, les publications tendent à se spécialiser elles aussi depuis une quinzaine d'années. À preuve, les quelques exemples suivants. En 1968 paraît *L'Actualité terminologique*, qui se propose de tenir "les traducteurs au courant de l'actualité linguistique et terminologique"; en 1969, *Ellipse*, "dont le but est de présenter en traduction les œuvres des écrivains français et anglais"; en 1972, *Le Furet*, bulletin consacré exclusivement à la documentation, dont le Comité de bibliographie de la Société des traducteurs du Québec assure la publication jusqu'en 1983; en 1979, *Terminogramme*, organe de l'Office de la langue française du Québec "consacré à la terminologie et à ses développements modernes"; et, en 1983, *Termium*, bulletin destiné aux "utilisateurs de la Banque de terminologie du gouvernement canadien".

Rappelons, enfin, qu'en 1983 la Société des traducteurs du Québec s'est dotée d'une revue dont l'orientation résolument professionnelle est venue combler un vide. Ce "magazine d'information sur la langue et la communication" a reçu le nom de *Circuit*. Depuis bon nombre d'années, la revue *Meta* avait de plus en plus de mal à cumuler la double vocation de revue universitaire d'envergure nationale et internationale et de revue professionnelle. Cette redéfinition de l'orientation fondamentale des revues est un autre indice que la profession évolue dans le sens d'une spécialisation accrue.

**b. Les livres.** Ce qui vient d'être dit des périodiques s'applique également aux livres. Jusqu'aux années soixante environ, les traducteurs firent surtout paraître des ouvrages correctifs, des lexiques, des vocabulaires et des dictionnaires bilingues. Qu'il suffise de rappeler les noms de Sylva Clapin, Léon Gérin, Léon Lorrain, Pierre Daviault, Louvigny de Montigny, Hector Carbonneau et Gérard Proulx qui firent œuvre de pionniers; leurs ouvrages furent d'une très grande utilité à l'époque de leur parution dans les années trente, quarante et cinquante.

Trois publications d'un autre genre parurent au cours de cette période, et il convient de leur réserver une mention à part. Il s'agit de *Traductions*, mélanges offerts en mémoire de Georges Panneton, édités en 1952 par Jean-Paul Vinay (premier collectif sur la traduction publié au pays), de la très célèbre *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet, parue en 1958, et, enfin, du *Dialogue sur la traduction* d'Anne Hébert et Frank Scott, publié dans les *Écrits du Canada français* en 1960, puis réédité sous forme d'opuscule dix ans plus tard.

En 1970 s'ouvre une nouvelle période qui voit apparaître sur le marché des ouvrages d'un

genre nouveau. Ces publications sont à la fois plus diversifiées et plus spécialisées, sans que les traducteurs abandonnent pour autant la production de vocabulaires ou d'instruments de travail indispensables à la pratique quotidienne de leur métier.

Citons, comme exemples, les quelques titres suivants: Irène de Buisseret, *Guide du traducteur* (1972, réédité en 1975 sous le titre *Deux langues, six idiomes*); Office de la langue française, *Guide de travail en terminologie* (1973); Jean-Paul Bénard et Paul A. Horguelin, *Pratique de la traduction. Version générale* (1977); Paul A. Horguelin, *Pratique de la révision* (1978); Geoffrey Vitale, Michel Sparer et Robert Larose, *Guide de la traduction appliquée, tome I – Version* (1978); Robert Dubuc, *Manuel pratique de terminologie* (1978); Brenda M. Thaon, *A Practical Guide to Bilingual Revision* (1980), adaptation de *Pratique de la révision* de Paul A. Horguelin; Jean Delisle, *L'Analyse du discours comme méthode de traduction* (1980); Geoffrey Vitale, Michel Sparer et Robert Larose, *Guide de la traduction appliquée, tome II – Thème* (1980); Paul A. Horguelin, *Anthologie de la manière de traduire* (1981); Denis Juhel, *Bilinguisme et traduction au Canada. Rôle sociolinguistique du traducteur* (1982); Jean-Claude Gémard, *Les trois états de la politique linguistique du Québec. D'une société traduite à une société d'expression* (1983); Marie-Noëlle Legoux et Egan Valentine, *Stylistique différentielle I, anglais-français* (1983), Jean Delisle, *Au cœur du dialogue canadien / Bridging the language Solitudes* (1984).

Ce qui frappe dans ce relevé sommaire, dont nous avons délibérément exclu les actes de colloques, les collectifs, les études gouvernementales et les bibliographies, c'est la prédominance des ouvrages pédagogiques et le silence presque complet des traducteurs anglophones et multilingues.

D'autres initiatives dans le domaine de l'édition d'ouvrages traitant de traduction et des disciplines connexes confirment le dynamisme de ce secteur d'activité. Mentionnons la création de deux collections universitaires, les "Documents de traductologie" (1976) et les "Cahiers de traductologie" (1979) par l'École de traducteurs et d'interprètes de l'Université d'Ottawa, et la fondation, par un groupes d'universitaires et de traducteurs professionnels, de deux maisons d'édition spécialisées: Linguatex (1975) et Sodilis (1981). À ces initiatives, il convient aussi d'ajouter les publications du Groupe interdisciplinaire de recherche scientifique et appliquée en terminologie (GIRSTERM) de l'Université Laval.

En somme, qu'il s'agisse de périodiques ou de livres, ce rapide survol fait ressortir clairement que les publications émanant des milieux de la traduction au Canada sont nombreuses, variées et ont tendance, depuis 1970 surtout, à porter sur des aspects de plus en plus précis de la profession et tout particulièrement sur son enseignement.

\* \* \*

### La formation

Depuis 1968, un nouveau programme de traduction voit le jour tous les ans, un nouveau baccalauréat, tous les deux ans et une nouvelle maîtrise, tous les quatre ans.

Depuis la fin des années soixante, les programmes de formation de traducteurs, interprètes et terminologues se sont multipliés à un rythme effarant. Bien que la traduction professionnelle s'enseigne depuis 1936 à l'Université d'Ottawa, 1943 à l'Université McGill et 1951 à l'Université de Montréal où l'on offrait une Maîtrise en traduction dont la scolarité était de deux ans, il faut attendre 1968 pour voir se créer, à cette dernière université, le premier programme de trois ans conduisant à une licence. Cette licence ne tarda pas à devenir un baccalauréat spécialisé.

On peut qualifier les années soixante-dix de décennie de la pédagogie de la traduction. D'un bout à l'autre du pays, mais principalement au Québec et en Ontario, ont surgi des unités de formation qui se sont donné pour tâche de préparer des candidats traducteurs pour un marché en

ébullition. Cette croissance exponentielle du marché de la traduction découlait directement du "Virage linguistique national" de 1969.

C'est ainsi que neuf universités ou collèges universitaires ont créé autant de baccalauréats en traduction d'une durée de trois ou quatre ans. En outre, une bonne quinzaine de départements de linguistique, d'allemand, de littérature, de langues romanes ou d'autres disciplines ont mis sur pied divers programmes de traduction. Ceux-ci ont pris la forme de concentration, de "major" ou d'option à l'intérieur de baccalauréats déjà existants.

Si l'on transpose cette effervescence en moyenne statistique, on obtient les résultats impressionnants suivants: entre 1968 et 1984, un nouveau programme de traduction a vu le jour tous les ans, un nouveau baccalauréat, tous les deux ans et une nouvelle maîtrise, tous les quatre ans. On évalue à plus de mille cinq cents le nombre d'étudiants inscrits annuellement à l'un ou l'autre de ces programmes de formation, et à trois cents le nombre de diplômés reçus chaque année. Précisons, toutefois, que ceux-ci ne se placent pas tous en traduction ou en terminologie. Une formation de traducteur dans un pays bilingue comme le Canada ouvre un large éventail de carrières.

À ces unités de formation universitaires, il faut ajouter l'école d'interprètes créée en 1975 par le Bureau fédéral des traductions. Rappelons également que, de 1963 à 1971, a existé à ce même Bureau une école interne de traduction qui portait le nom d'École des stagiaires. Chaque année, une quarantaine de candidats y recevaient une formation pratique avant d'aller grossir les rangs des traducteurs dans les ministères.

Au fil des années et à la lumière de l'expérience, les programmes universitaires ont évolué et se sont adaptés aux besoins changeants du marché du travail. Ils se sont aussi spécialisés, comme il fallait s'y attendre. Des cours de terminologie, d'histoire de la traduction, de révision et correction d'épreuves, de rédaction avancée, de lexicologie et de stylistique, de traduction juridique, économique, médicale, technique sans parler de l'interprétation gestuelle ni des cours d'informatique appliqués à la traduction, sont venus se greffer aux cours d'initiation à la traduction et à ceux de culture générale. Les méthodes d'enseignement elles aussi se sont diversifiées et affinées. Au fur et à mesure qu'elles se sont précisées, l'empirisme a reculé au profit d'une plus grande efficacité pédagogique. Mais le dernier mot dans ce domaine n'a pas encore été dit.

Si nous avons préféré parler de baccalauréats et de programmes de traduction plutôt que d'Écoles, c'est que l'enseignement universitaire de la traduction au Canada est encore dispensé par des départements tels que linguistique et philologie, études françaises, langues et linguistique, langues modernes, sciences humaines, etc. Strictement parlant, il n'existe que très peu d'écoles de traduction autonomes ayant le plein statut de département universitaire.

Cela n'empêche pas pour autant la plupart de ces "sections de traduction" de se désigner du nom d'"école de traduction". Ce n'est que très lentement et bien timidement que les programmes de traduction se détachent des départements qui les ont établis. Pourtant, l'enseignement de la traduction de même que la recherche dans ce domaine ne peuvent que gagner à ce que la situation évolue dans ce sens, d'autant plus que les candidats à un grade de traduction composent généralement la majorité des étudiants de ces départements. La reconnaissance pleine et entière de la traduction en tant que discipline universitaire passe, croyons-nous, par la création de véritables écoles de traduction autonomes. L'École de traducteurs et d'interprètes de l'Université d'Ottawa est l'une des rares unités d'enseignement de la traduction au Canada à jouir de ce statut depuis sa fondation en 1971<sup>1</sup>.

Enfin, l'essor rapide qu'a connu la pédagogie de la traduction depuis 1968 s'est reflété dans les nombreuses publications consacrées à l'enseignement de cette discipline et aussi, comme nous allons le voir, dans le grand nombre de colloques ayant eu ce sujet pour thème.

\* \* \*

## Les colloques

### Cent cinq colloques de traduction ou de terminologie en trente ans, soit une moyenne de 3,6 par année.

Le 5 novembre 1955, à Montréal, les traducteurs canadiens se réunissaient en congrès général pour la première fois de leur histoire. Depuis ces assises historiques, ils ont organisé le nombre impressionnant de cent cinq colloques, congrès, séminaires, tables rondes, ateliers de réflexion et rencontres de toute sorte portant spécifiquement sur la traduction, la terminologie et les domaines connexes. Ce chiffre ne tient pas compte des assemblées annuelles souvent jumelées à une journée d'étude ou à un mini-congrès.

Le premier colloque consacré exclusivement à la terminologie remonte à 1966. Organisé par l'Office de la langue française du Québec, il avait pour thème: La normalisation et la diffusion des terminologies techniques et scientifiques. Le premier colloque international de terminologie, autre initiative de l'Office de la langue française, eut lieu en octobre 1972. Il avait pour thème: Les données terminologiques.

Ces cent cinq colloques se répartissent de la façon suivante: quatre-vingt-un avaient pour thème principal la traduction, tandis que vingt-quatre ont porté plus particulièrement sur la terminologie. Sur une période de trente ans environ (1955 à 1984), cela représente en moyenne la tenue de 3,6 colloques par année. Ces chiffres concernent uniquement les colloques consacrés spécifiquement à la traduction et à la terminologie; ils ne tiennent pas compte des nombreux autres événements du même genre organisés par divers organismes sur des questions linguistiques, même si quelques communications portant sur la traduction ou la terminologie y étaient présentées.

De 1955 à 1975, les milieux de la traduction ont organisé trente-sept colloques, soit une moyenne légèrement inférieure à deux colloques par année (1,8 pour être précis).

De 1976 à 1984, par contre, les événements de ce genre se sont succédés à une fréquence accélérée comme en fait foi le relevé ci-dessous:

1976 = 7	1979 = 4	1982 = 8
1977 = 4	1980 = 9	1983 = 9
1978 = 5	1981 = 11	1984 = 11

Au cours de ces neuf années d'intense réflexion, années qui, dans toute l'histoire de la traduction au Canada, ont été parmi les plus fécondes en développements de toute sorte, soixante-huit colloques, soit une moyenne pour la période de 7,6 par année, ont permis aux traducteurs et aux terminologues de se rencontrer et de discuter des divers aspects de leurs disciplines dont le rythme d'évolution était décuplé. Une vingtaine de ces rencontres avaient pour thème la terminologie.

Si l'on examine maintenant les thèmes de tous ces colloques, on ne manque pas de constater une évolution qui va du général au particulier; la tendance vers la spécialisation se vérifie encore une fois. L'organisation de la profession, la reconnaissance professionnelle et la formation ont constitué les thèmes de la majorité des colloques des années cinquante et soixante. Les quelques exemples ci-dessous témoignent des préoccupations des traducteurs au cours de cette période

Le rôle de la traduction dans la vie moderne (1955)

L'interprétation à la Chambre des communes et la traduction dans la vie moderne (1960)

Les États généraux de la traduction (1963)

La motivation du traducteur (1965)

## LA TRADUCTION AU CANADA – INTRODUCTION

La formation du traducteur (1966)

Présence de la traduction dans le milieu et statut du traducteur (1968)

À partir des années soixante-dix, les thèmes se précisent. La terminologie, qui a le vent dans les voiles, occupe le devant de la scène, sans pour autant que les préoccupations plus générales concernant la profession, sa reconnaissance, son rôle dans le processus de francisation des entreprises québécoises soient oubliées. Il est frappant, également, de constater à quel point les traducteurs participent à la réflexion sur l'évolution linguistique au Québec et savent faire profiter les divers intervenants dans ce domaine de leur longue expérience de spécialistes de la communication écrite et orale. Les colloques d'envergure internationale se multiplient aussi au cours de cette période. En 1977, le Canada est même l'hôte du VIII<sup>e</sup> Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Voici un échantillon représentatif des thèmes abordés lors de ces colloques, qui sont tous recensés dans la section A de la première partie, "chronologie 1534-1984".

Linguistique et théories de la traduction (1970)

Les données terminologiques (1972)

Le traducteur et le spécialiste (1977)

Les problèmes de découpage du terme (1978)

Les styles de gestion (1979)

Les instruments automatisés d'aide à la traduction (1980)

La traduction littéraire (1981)

Les stages en traduction et en terminologie (1981)

La traduction juridique (1981)

Traduction et qualité de la langue (1983)

Les bases de données (1984)

En somme, tout comme la multiplication des associations professionnelles, des publications de traduction et des programmes de formation, les colloques sont un reflet fidèle de l'intense activité qui a animé les milieux de la traduction et de la terminologie depuis une trentaine d'années. En choisissant des thèmes variés et de plus en plus précis pour leurs colloques et en donnant à bon nombre d'entre eux une envergure internationale, les traducteurs et terminologues canadiens ont contribué à renforcer leur réputation de spécialistes de la communication et ont projeté l'image d'un groupe de professionnels socialement engagés.

\* \* \*

## Conclusion

Le tableau que nous venons de brosser de la situation générale de la traduction au Canada est forcément très incomplet. Il laisse dans l'ombre de larges pans à étudier, tels que la traduction littéraire, l'automatisation, la traduction journalistique, juridique, technique, multilingue, de même que l'interprétation parlementaire et le doublage cinématographique. Il peut néanmoins suggérer des pistes de recherches et donner un aperçu de l'ampleur du travail qui reste à accomplir. Il faudra réunir les morceaux épars de cette fresque historique et ajouter ceux qui manquent pour procéder à l'ample synthèse que sera une histoire complète et détaillée de la traduction au Canada<sup>2</sup>. Cette histoire recoupe celle des rapports entre les principaux groupes culturels et linguistiques du pays.

On peut dire qu'il s'agit là d'un champ de recherche qui est encore en grande partie en friche. Nous formulons le souhait que *La traduction au Canada, 1534-1984* relance les études

## LA TRADUCTION AU CANADA – INTRODUCTION

et les travaux d'érudition sur le sujet et que l'ensemble de ces recherches contribuent à faire connaître la place, le rôle et l'importance de la traduction au Québec et au Canada tout entier.

Ce faisant, le Canada apporterait sa pierre à l'édifice d'une vaste histoire universelle de la traduction telle que les traducteurs l'ont souhaitée en 1963 à l'occasion du IV<sup>e</sup> Congrès mondial de la Fédération internationale des traducteurs (FIT), à Dubrovnik, en Yougoslavie. L'initiateur de ce projet, György Radó, a exposé dans deux articles parus dans la revue *Babel*<sup>3</sup> et plus récemment dans les Actes du Xe Congrès de la FIT<sup>4</sup> les grandes lignes de ce projet d'envergure.

À notre tour, nous souhaitons que son appel soit entendu par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la traduction au Canada et que l'instrument de recherche que nous mettons à leur disposition facilite leur travail.

---

### Notes

1. Voir notre article "Historique de l'enseignement de la traduction à l'Université d'Ottawa", dans *L'Enseignement de l'interprétation et de la traduction: de la théorie à la pédagogie*, coll. "Cahiers de traductologie", no. 4, p. 7-19.
  2. Voir notre article "Projet d'histoire de la traduction et de l'interprétation au Canada", dans *Meta*, vol. 22, no.1, mars 1977, p. 66-71.
  3. "La traduction et son histoire", vol. X, no. 1, 1964, p. 15-16; "Approaching the History of Translation", vol. XIII, no. 3, 1967, p. 169-173.
  4. *Le Traducteur et sa place dans la société*. Actes du Xe Congrès de la FIT publiés sous la direction de Hildegund Bühler. Vienne, Wilhelm Braumüller, 1985, p. 305-307.
-